



HAL
open science

La fin du paganisme

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. La fin du paganisme. Guillemette Andreu-Lanoë. Inventaires de l'Égypte, pp.112-116, 2010. hal-01597070

HAL Id: hal-01597070

<https://hal.science/hal-01597070v1>

Submitted on 28 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fin du paganisme

par Jean-Luc FOURNET

→ 4. Judaïsme

4. Christianisme

On a souvent dit que l'Égypte avait été la terre du christianisme : saint Marc aurait fondé l'église chrétienne à Alexandrie, où il serait mort et enterré ; le monachisme serait né en Égypte sous l'impulsion de grandes figures comme saint Antoine ; certains pères de l'Église d'origine égyptienne (comme Clément et Origène) ont contribué à façonner la doctrine chrétienne.

La propagation du christianisme

En fait, si le christianisme a entretenu des rapports privilégiés avec l'Égypte, l'histoire de son développement est avant tout celle de l'Empire romain, dont ce pays n'est qu'une province parmi d'autres. Ainsi, la création de l'« Empire chrétien » par Constantin au IV^e siècle a été précédée au III^e siècle par une intense période de persécutions à l'initiative des empereurs Dèce (en 250-251), Galère (en 303-311) et surtout Dioclétien, lequel ordonne, le 23 février 303, que les églises soient détruites et les

livres sacrés brûlés, à quoi s'ajoute toute une série de mesures qui condamnent la communauté chrétienne à une sorte de mort civile. Les chrétiens d'Égypte adopteront d'ailleurs la date de l'avènement de Dioclétien (284) comme point de départ du calendrier dit « de l'ère des martyrs ».

Ce mouvement s'inverse en 313 avec l'édit de Milan, promulgué par Constantin et Licinius, et qui autorise toutes les religions au sein de l'empire en donnant néanmoins une place privilégiée au christianisme. Cette tolérance, mise à mal par une série d'interdictions antipaïennes entre 353 et 358, est définitivement rompue le 24 février 391 par l'édit que promulgue à Milan l'empereur Théodose I^{er}, édit interdisant les sacrifices sanglants et ordonnant la fermeture des temples. Un édit similaire est adressé, pour Alexandrie, au préfet augustal et au comte d'Égypte le 16 juin 391.

Il est de tradition de considérer que ce texte sonne le glas du paganisme en Égypte. Ce point de vue n'est pas sans rapport avec les incidences directes qu'aurait eues cette décision impériale sur l'un des sanctuaires les plus célèbres et les plus représentatifs du paganisme égyptien, le Serapeum d'Alexan-

drie. L'évêque de cette cité, Théophile (385-412), aurait en effet profité de l'édit pour chercher aussitôt à détruire ce temple, le plus important de la capitale égyptienne, ainsi que d'autres édifices païens.

La destruction du Serapeum marque assurément un tournant dans l'histoire du paganisme en Égypte, mais cet épisode, entaché d'incertitudes historiques, ne doit pas être considéré comme représentatif de la façon dont le christianisme s'est implanté dans ce pays. La nouvelle religion ne s'est pas imposée uniquement à la faveur d'édits impériaux et d'affrontements sanglants conduisant à la destruction systématique de temples ; elle a aussi bénéficié d'une situation propice à sa rapide propagation : la désaffection des temples égyptiens, et donc des cultes païens, a permis d'accélérer sa diffusion sans que celle-ci s'inscrive toujours dans le cadre d'une polémique pagano-chrétienne.

La disparition d'une culture

Les grands sanctuaires égyptiens étaient des institutions publiques entretenues par des offrandes privées mais surtout par l'argent de l'État. Or on constate qu'après Auguste le soutien des empereurs en matière d'édification, de rénovation et d'entretien des lieux de culte en Égypte a commencé à diminuer et s'est réduit très fortement après Anto-

nin le Pieux (138-161) pour disparaître totalement vers le milieu du III^e siècle avec les derniers aménagements du temple d'Esna. Les sanctuaires s'étiolent et finissent par être abandonnés. Celui de Louxor est transformé en camp militaire sous Dioclétien et celui de la déesse Triphis à Panopolis devient à la même époque un *praetorium*. Seule exception, le temple de Philae, au sud de l'Égypte, qui fonctionne encore jusqu'au VI^e siècle. Mais elle n'est qu'apparente : c'est aux termes d'un accord passé pour des raisons politiques entre Dioclétien et les populations limitrophes (les Noubades et les Blemmyes) que ces dernières pouvaient fréquenter le sanctuaire et y emprunter régulièrement la statue d'Isis. Justinien, à qui l'on doit les mesures antipaïennes les plus extrêmes, fermera définitivement le temple en 535-537. On peut donc dire que le christianisme s'est installé dans un paysage culturel quelque peu désolé.

Or le ralentissement, puis l'arrêt de l'activité des temples ont eu une conséquence directe sur la culture « pharaonique » au sens le plus large. Ce sont les temples en effet qui non seulement maintenaient la flamme de l'antique religion égyptienne, l'observance des rites complexes, la connaissance des dogmes, mais aussi dispensaient, dans le cadre des « maisons de vie », l'enseignement de la vieille écriture hiéroglyphique, hiératique et, à l'époque



gréco-romaine, de son ultime avatar, le démotique.

Dès le 1^{er} siècle, celui-ci, seule écriture encore pratiquée naturellement par la population égyptienne, commence à disparaître : vers 50, il n'est plus en usage que pour de rares documents officiels comme les reçus d'impôt, qui eux-mêmes disparaissent après 235. Au III^e siècle, seuls les textes magiques sont encore rédigés dans cette écriture. Aux IV^e et V^e siècles, le démotique est rem-

▲ Malgré la fermeture des temples ordonnée par Théodose en 391, le sanctuaire d'Isis à Philae, photographié ici vers 1860, continuera de fonctionner jusqu'au VI^e siècle. Il sera définitivement abandonné sur ordre de Justinien. (LL/ Roger-Viollet)

placé par le copte, écriture qui rompt avec le système graphique des écritures traditionnelles égyptiennes puisqu'elle est entièrement alphabétique et qu'elle emprunte la presque totalité de ses lettres au grec.

Avec le démotique disparaissait l'accès à l'ancienne culture pharaonique, non seulement religieuse, mais aussi littéraire (malgré des traductions grecques de quelques grands textes comme *L'Oracle du potier*). Les écrits sacrés et traditionnels ne sont plus lus, et ceux que l'on continue à utiliser ne sont plus toujours compris, comme en témoigne l'*Onomasticon* de Tebtynis, lexique en hiératique du II^e siècle apr. J.-C. qu'un lecteur a dû truffer de gloses en vieux copte. Les temples, en pleine décrépitude, sont désertés. Certaines fêtes disparaissent, comme les Amesysia, fêtes d'Isis, dont il n'y a plus d'attestation à partir de 257.

Les défenseurs du paganisme

Certes, le paganisme ne s'efface pas brutalement. S'il ne peut plus se maintenir dans le cadre officiel des sanctuaires, il survit moins visiblement – plus pacifiquement aussi, le christianisme pouvant en récupérer certains traits – sous la forme de rites privés ou de croyances populaires, même après le IV^e siècle qui voit la proportion des païens et des chrétiens s'inverser au profit de ces derniers. Il est cependant un milieu qui va tenter de le défendre ouvertement, celui d'une certaine élite intellectuelle bien connue en ce qui concerne Alexandrie grâce à deux ouvrages, la *Vie d'Isidore* de Damas-

cius et la *Vie de Sévère* de Zacharie le Scholastique.

Une des principales figures de cette élite est Horapollon, membre d'une famille de savants païens renommés. Son grand-père, Horapollon l'ancien, originaire des environs de Panopolis en Thébaïde, enseigna la grammaire et la littérature grecques à Alexandrie, puis à Constantinople, et écrivit des ouvrages sur Sophocle, Alcée et Homère. Son père, Asklépiadès, et son oncle, Héraïskos, nés vers 425, s'engagent dans la défense du paganisme égyptien. Le premier est l'auteur d'un ouvrage perdu intitulé *Sur les antiquités d'Égypte*, qui embrasse 30 000 ans d'histoire pharaonique... Le second participe activement à la résistance païenne au milieu d'un groupe d'étudiants auquel appartient son neveu, Horapollon. D'après un passage de la *Vie d'Isidore* de Damascius, « quand Héraïskos fut mort, Asklépiadès se préparait à accomplir les rites usités par les prêtres, et entre autres, à entourer le corps de bandlettes osiriaques ». Une momification à l'ancienne en plein V^e siècle !

Horapollon poursuivit l'œuvre de son père et de son oncle. Professeur à Alexandrie, il écrivit un ouvrage sur les hiéroglyphes égyptiens, qui sera la bible des égyptologues jusqu'à Champollion. Il répand ses idées avec beaucoup de persuasion, ce qui lui vaut de la part des chrétiens le sobriquet de Psychapollon, « celui qui perd les âmes ».

2. ÉVÉNEMENTS

Ainsi, à la sortie d'un de ses cours, des étudiants assommèrent à moitié l'un de leurs condisciples, Paralios, qui, nouvellement converti au christianisme, s'était permis d'insulter une prêtresse d'Isis et la déesse elle-même.

Horapollon, dont le paganisme militant va à l'encontre de l'évolution de la politique religieuse impériale, est arrêté et torturé. En proie aussi à des revers de fortune, il finit par se convertir au christianisme. Cette conversion a dû être ressentie dramatiquement par le parti païen alexandrin. Elle est à tout le moins le symbole de la fin d'une époque et d'une forme de paganisme actif et militant. Mais ce paganisme, socialement limité, était plus culturel que cultuel. Il regardait plutôt du côté de l'hellénisme que des traditions religieuses pharaoniques, enfouies sous

presque un millénaire d'occupation gréco-romaine, comme le montre bien le mot grec qui veut dire « païen » à cette époque : *hellên* (littéralement « grec »).

Or la culture grecque classique, avec ses références mythologiques, loin d'être anéantie par le triomphe du christianisme, est acceptée et même intégrée dans la nouvelle culture chrétienne. C'est elle qui va donner en Égypte les dernières grandes œuvres littéraires de contenu païen. Citons la plus célèbre : *Les Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis (v^e siècle), une épopée versifiée de quarante-huit chants à la gloire de Dionysos. Mais ce paganisme littéraire n'a plus rien en fait d'égyptien. La culture pharaonique, quant à elle, a disparu pour toujours, en même temps que disparaissaient les moyens de la comprendre et de la faire vivre. ■